

RACISME, DISCRIMINATIONS, PRÉJUGÉS & ÉCOLE

Le rejet de l'autre parce qu'il est différent existe depuis toujours. Certains ethnologues considèrent d'ailleurs qu'il est inscrit dans nos gènes. Aujourd'hui, nous assistons à une résurgence de phénomènes comme le racisme ou l'antisémitisme, auxquels l'école n'échappe pas. Dès lors, que faire ? Comment combattre ces expressions ?

Nous avons notamment donné la parole à Yaëlle VAN CROMBRUGGE, du Mémorial, Musée et Centre de documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'homme Kazerne Dossin à Malines, qui souligne l'importance du travail de déconstruction des préjugés. Celui-ci peut parfois s'avérer long et difficile.

Nous verrons aussi, dans les pages qui suivent, le rôle que peut jouer l'éducation. Comme le rappelle Philippe PLUMET, de la cellule *Démocratie ou barbarie* de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le cours d'histoire peut fournir aux jeunes des éléments d'analyse critique qui leur permettront de comprendre et de décrypter la société dans laquelle ils vivent.

Le travail de prévention peut aussi prendre d'autres formes. C'est ainsi que nous avons choisi de vous livrer le témoignage de cette maman d'une victime de Mohammed MERAH, l'auteur des tueries racistes de Toulouse en 2013 qui, jour après jour, se rend dans les écoles des quartiers sensibles pour y délivrer un message de paix. Bonne lecture ! ■

CONRAD VAN DE WERVE

APPROCHE

**RACISME :
QUE NOUS RACONTE L'HISTOIRE ?**

VÉCU

**UNE SITUATION PARFOIS EXPLOSIVE
AU CŒUR DE L'ACTION : LE RESPECT
LA « GOUTTE DE PAIX » DE
LATIFA IBN ZIATEN**

ÉCLAIRAGE

À L'ORIGINE DE L'HUMANITÉ

DÉMARCHE

DÉCONSTRUIRE ET PRÉVENIR

OUTIL

LA HAINE, JE DIS NON !

approche

RACISME : QUE NOUS RACONTE L'HISTOIRE ?

D'où vient le racisme ? Est-il ancré dans nos gènes depuis la nuit des temps ? Quel est le rôle de l'éducation dans la lutte contre ce phénomène ? Ces questions, nous les avons posées à Philippe PLUMET, historien, professeur d'histoire dans le secondaire, actuellement chargé de mission à la cellule *Démocratie ou barbarie* de la Fédération Wallonie-Bruxelles¹.

Le racisme a-t-il toujours existé ? Fait-il, en quelque sorte, partie de l'ADN humain ?

Philippe PLUMET : Je ne sais pas si c'est dans notre ADN, mais la dimension du racisme, de l'exclusion de l'autre parce qu'il est différent est, malheureusement, une composante présente dans les sociétés humaines. Ce n'est pas une invention contemporaine. Par contre, la volonté de lutter contre l'exclusion ou le racisme est, elle, relativement nouvelle. Elle est née, notamment, avec la philosophie des Lumières, la Révolution française, les droits de l'Homme, les principes d'égalité, la lutte contre l'esclavage, etc. La prise de conscience de la nécessité de combattre les idéologies racistes s'est développée de manière très importante au 19^e-20^e siècle et est encore bien présente aujourd'hui.

Chez nous, quelles formes le racisme a-t-il prises au cours de l'histoire récente ?

PhP : Il y a une forme latente de racisme, présente dans nos régions depuis longtemps, c'est l'antisémitisme. Il existait dès le Moyen-Âge, et il a revêtu diverses formes au cours de l'histoire. Au Moyen-Âge, on en a des manifestations dans l'art, en ce compris dans les églises. Dans la vie publique, même s'il n'y a pas de ghettos chez nous à cette époque, les Juifs sont identifiés, mis à l'écart, font parfois l'objet de violences. C'est une forme de racisme, de rejet de l'autre, d'une communauté. L'antisémitisme est un phénomène de temps long, multiforme, qui reste malheureusement bien présent chez nous. On assiste même à une résurgence de l'antisémitisme dans notre société. Les formes et les expressions ont évolué, mais la cible reste la même.

L'immigration a-t-elle amené un

autre type de racisme ?

PhP : La venue de migrants dans l'entre-deux guerres, mais aussi et surtout après la Seconde Guerre mondiale (Italiens, puis Espagnols, puis Maghrébins, etc.) a provoqué des réactions. Dans de très nombreux cas, il s'agit de rejet de type xénophobe, de refus de l'étranger, pouvant aller jusqu'à des manifestations que l'on peut qualifier de racistes. Mais là, on est à la frontière des deux. Xénophobie et racisme sont deux concepts proches, parfois confondus, mais de nature différente.

Je pense que la réaction de la population, globalement, face aux vagues de migrants, a été de l'ordre de la xénophobie. On ne connaît pas l'autre, on en a peur parce qu'il a des habitudes différentes ou qu'il peut être un concurrent sur le marché du travail. Pensons notamment à l'accueil réservé aux travailleurs italiens après la Seconde Guerre. Mais cette xénophobie peut s'atténuer, voire disparaître à partir du moment où l'on se connaît. Mais il ne faut pas être angélique. Il y a eu aussi, de la part de certains en Belgique, un rejet de ces migrants qui allait au-delà de la simple xénophobie, jusqu'au racisme et au sentiment de supériorité. On en a eu des exemples dans les mouvements d'extrême droite des années 90 jusqu'à nos jours, vis-à-vis, notamment, de l'immigration maghrébine.

L'existence d'une religion différente accentue-t-elle encore les choses ?

PhP : La dimension culturelle et religieuse, ainsi que tous les « fantasmes » liés souvent à la méconnaissance et à l'ignorance qui l'entourent, sont de nature à renforcer ou entretenir un sentiment sinon raciste, au moins de peur et de rejet (on pourrait évoquer

les nombreuses accusations proférées à l'encontre des Juifs...).

Dans ce cadre-là, quel peut être le rôle de l'éducation ? La connaissance de l'histoire suffit-elle pour éviter de reproduire les erreurs du passé ?

PhP : Aujourd'hui, on est incontestablement confrontés à la montée en puissance d'une série de mouvements en « -isme » (racisme, antisémitisme, particularisme, communautarisme, radicalisme, etc.). Comment lutter contre ces résurgences ? Y a-t-il un intérêt à interroger le passé pour agir dans le présent ? Ma réponse est clairement oui. Quel est l'objectif de *Démocratie ou barbarie* en matière d'éducation à la citoyenneté, en lien avec le travail de mémoire et d'histoire sur les phénomènes du passé qui ont mené à des violences et des crimes de masse ? Il ne s'agit pas simplement de connaître le passé. Il faut identifier dans ce passé des éléments d'analyse, de compréhension que l'on peut utiliser pour décrypter la société où l'on vit.

L'histoire ne se répète pas ! Elle ne donne pas de « leçons ». Chaque situation a sa singularité. Mais il y a des situations, des idéologies, des phénomènes actuels que l'on peut comprendre et contre lesquels on peut agir en s'appuyant sur la connaissance des mécanismes qui, dans le passé, ont mis à mal le fonctionnement d'une société démocratique et ont abouti à la négation de la personne humaine, à son écrasement, à sa destruction.

L'objectif, c'est de fournir au jeune les éléments d'analyse critique, tirés de la connaissance du passé, qui doivent l'amener à se poser la question de son attitude et de sa réaction face à certaines situations, à certains discours contemporains. C'est toute la question du choix. C'est fondamental ! L'un des problèmes récurrents aujourd'hui, c'est



Panneau de l'exposition SOS Mémoire.com (2009 - Institut Saint-Henri Bizet)

la perméabilité de la société, des citoyens – et en particulier des jeunes – à des discours réducteurs, qui prétendent apporter des solutions simples à des problèmes complexes. Je suis persuadé que c'est un des rôles de l'école, et notamment du cours d'histoire, de réaliser cette déconstruction critique des discours qui mènent à la haine et à l'exclusion.

Est-il possible, dans cette matière, de sortir de l'opposition bien/mal ?

PhP : C'est tout le cœur de l'action de *Démocratie ou barbarie*. À un moment donné, un citoyen doit faire un choix entre deux voies : celle de la démocratie, qui suppose le respect de règles permettant le vivre ensemble, ou celle de la barbarie, où on écrase l'autre. Il ne s'agit pas simplement de dire « C'est mal » ou « Vous devez penser comme ceci ou comme cela », mais d'argumenter, de faire comprendre pourquoi les discours extrémistes, radicaux, racistes, antisémites ou populistes sont porteurs de dangers pour le fonctionnement de la société. On est

très loin ici d'une affirmation de principe et d'un argument d'autorité.

Avez-vous le sentiment que les réseaux sociaux favorisent les prises de position extrémistes et malsaines ?

PhP : Je constate, depuis plusieurs années, un phénomène venu de France, qui se développe de plus en plus chez nous, une sorte de libération de la parole, de disparition des garde-fous, favorisant des prises de position autrefois limitées à des groupuscules et des mouvements essentiellement d'extrême droite. Il y a une espèce de contagion de l'ensemble de la société, notamment du discours politique par ces idéologies. Par ailleurs, incontestablement, les réseaux sociaux, par leur immédiateté et par leur diffusion de masse, sont une caisse de résonance de nature à amplifier le partage d'idées nauséabondes. Il y a aussi le sentiment d'impunité, d'anonymat qui libère la parole.

La question de l'immédiateté, de la réaction à chaud qu'on constate aussi de la part des médias traditionnels me semble particulièrement problématique. On ne se donne plus le temps de l'analyse critique, de la mise en contexte. Avec la délicate question de

savoir s'il faut contrôler, réguler, en opposition à la liberté d'expression. C'est un débat extrêmement complexe... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Il s'exprime ici à titre personnel, sur base de ses diverses expériences professionnelles.

La cellule **Démocratie ou barbarie** (*Dob*) a pour objectif de sensibiliser professeurs et élèves à l'éducation citoyenne au travers du respect mutuel, de l'égalité des droits et de l'engagement pour un monde plus pacifique, plus juste et plus solidaire. L'approche se fait par le biais de l'histoire, d'une analyse rigoureuse des faits du passé pouvant éveiller à une conscience citoyenne. *Dob* propose une palette d'activités aux enseignants (journées d'étude, publications, interventions en classe, informations, etc.).

Chaque année, des appels à projets sont ouverts aux écoles pour leur permettre de travailler sur les thématiques en lien avec la raison d'être de *Dob*.

www.democratieoubarbarie.cfwb.be

vécu

UNE SITUATION PARFOIS EXPLOSIVE

L'Institut Sainte-Marie à Schaerbeek accueille plus de 80% d'élèves d'origine turque, mais aussi d'autres enfants issus d'Afrique noire, du Maroc, de Bulgarie... Cette multiculturalité, qui a longtemps été vécue positivement, suscite des tensions dans l'établissement depuis 2-3 ans. **Ariane DEWANDELER**, directrice de cette école fondamentale, tente de trouver des solutions.



À l'Institut Sainte-Marie, toutes les occasions sont bonnes pour tenter de rapprocher les élèves d'origine différente.

« Depuis quelque temps, nous constatons de plus en plus de problèmes entre élèves d'origine différente, particulièrement entre Marocains et Turcs. On entend beaucoup d'insultes de la part des enfants, mais aussi de leurs parents. En fait, ceux-ci s'expriment ouvertement devant leurs enfants, en ne cachant pas leurs sentiments. Nous avons une institutrice d'origine turque, mais de nationalité belge, qui parle un français impeccable, et les parents marocains se plaignent régulièrement du fait que c'est une Turque, et que du coup, cela ne fonctionne pas avec leurs enfants car elle ne les comprend pas. C'est pourtant une de nos meilleures enseignantes ! Elle a d'ailleurs aidé un petit garçon turc primo-arrivant, en lui expliquant en début d'année certaines choses dans

sa langue. Les parents marocains ont alors tout de suite réclamé, estimant que cet élève était privilégié.

Il est vrai que les parents marocains parlent très souvent le français, alors que les mamans turques, rarement. Pour elles, on faisait donc appel à des traducteurs lors des réunions de parents, mais on a dû arrêter car si on ne fait pas la même chose pour les deux communautés, cela provoque des réactions. Par ailleurs, à la sortie des classes, les mamans restent dans leur coin : les Marocaines d'un côté, les Turques de l'autre. Elles ne s'adressent pas la parole. Dernièrement, on a fait participer les enfants à un cross Adepts, et une petite Marocaine a gagné. Sa maman a tout de suite cru bon de dire que c'était logique, vu son origine ! Ces

différents cas de figure suscitent une tension continue au sein de l'établissement, ce qui est très désagréable.

Nous prônons, bien sûr, la tolérance zéro en ce qui concerne les faits de racisme. En général, il s'agit surtout de la violence verbale, et nous avons alors un entretien avec l'enfant concerné. Une médiatrice scolaire prend ensuite les choses en main. Elle travaille à l'école trois jours par semaine et reçoit les familles. Elle est d'origine turque, mais quand les parents ont de grosses difficultés, cela ne les dérange pas de s'adresser à elle. Au cours de ces deux dernières années, nous avons aussi beaucoup travaillé ces problématiques avec l'Université de Paix¹, qui nous a donné pas mal de pistes pour évoquer la notion de respect avec les élèves, pour mieux aborder ces questions en conseil de classe... On continue dans ce sens-là, et toute occasion est bonne pour faire travailler les élèves ensemble, sans faire de différence.

J'essaie, bien sûr, de discuter avec les parents, mais j'ai souvent le sentiment que ce que je leur dis ne les touche pas... Nous n'arrivons pas vraiment à faire évoluer les choses. Quand je parle aux parents marocains des droits, des devoirs, du respect, de la tolérance, ils semblent considérer que cela ne les concerne pas. Cette situation est assez neuve, finalement. Je suis ici depuis trente ans, et je n'avais jamais entendu de réflexions racistes comme il y en a aujourd'hui. Pourtant, je ne vois pas ce qui a changé dans le quartier ces dernières années...

Heureusement, je ne pense pas que tout cela ait un impact sur les résultats scolaires. Mais c'est fatigant de devoir gérer ce genre de conflits ! On a beau essayer de leur dire qu'il faut être tolérant et respectueux, on sent qu'il y a toujours une méfiance... Tant que cela reste ponctuel, c'est gérable, il suffit parfois d'un entretien. On s'occupe des situations au cas par cas, on rencontre les parents le plus rapidement possible. Et une fois qu'on les a en entretien, leur affirmation est tout de même déjà beaucoup moins forte. » ■

BRIGITTE GERARD

1. Asbl qui a pour objet la gestion positive des conflits – www.universitedepaix.org

AU CŒUR DE L'ACTION : LE RESPECT

Au Collège Saint-Hadelin de Visé, la multiculturalité est présente, mais assez discrète. Si celle-ci ne crée en général pas de souci, l'école n'est pas à l'abri de l'un ou l'autre cas isolé d'intolérance ou de racisme. Fabienne NYSSSEN, éducatrice pour les premières années, insiste alors sur la notion de respect.

« **C**omme dans toutes les écoles, nous accueillons des élèves venant d'horizons différents. Dès leur arrivée au Collège, l'équipe éducative les sensibilise au respect mutuel. Grâce à cela, les problèmes relatifs au racisme ne sont que ponctuels. Dernièrement, nous avons eu un cas un peu délicat. Un élève, dont la maman est Mauricienne, est venu nous apporter une feuille sur laquelle était inscrit : « Je suis Pakistanais ». Un condisciple l'avait collée dans son dos. Le lendemain, ce même élève a continué à le traiter de Pakistanais, de musulman, alors qu'il n'est pas

de cette origine. Ce dernier s'est senti insulté et a été fort touché. Nous avons prévenu sa maman afin de savoir s'il en avait parlé à la maison.

Nous avons interpellé l'autre élève pour le conscientiser par rapport à ses remarques, en lui disant que chacun a sa place à l'école et que tout le monde doit pouvoir y venir en toute tranquillité.

Notre public est très réceptif et comprend bien quand les limites sont dépassées. Cet élève ne se rendait pas compte de la connotation raciste de ses propos, et qu'ils pouvaient blesser.

Il a été sanctionné, mais surtout, a dû formuler des excuses. Depuis, la situation s'est régularisée. Vu le climat de confiance, les élèves savent vers qui se tourner en cas de soucis.

En janvier, une journée consacrée au harcèlement s'est tenue à l'école et a été très bénéfique. Les élèves ont réalisé que certaines choses ne doivent pas être banalisées, et que ce qui fait rire certains peut en blesser d'autres. Nos élèves doivent savoir que la notion de respect est primordiale. » ■

BRIGITTE GERARD

éclairage

À L'ORIGINE DE L'HUMANITÉ

Dans une publication parue deux ans avant sa mort, Christian de DUVE¹ évoque le poids de la génétique dans les comportements humains, en écho aux thèses ethnocentriques développées naguère par Claude LÉVI-STRAUSS².

À l'origine de l'humanité, rappelle Christian de DUVE, des groupes de quelques individus – voire de quelques dizaines – d'homo sapiens se déplacent dans la savane africaine. Ce sont des chasseurs-cueilleurs, dont l'activité principale consiste à assurer leur survie. Deux attitudes garantissent celle-ci : d'une part, l'alliance avec quelques autres semblables qui permet, grâce à la force du groupe, l'accès aux ressources et aux possibilités de se reproduire ; d'autre part, l'hostilité entretenue contre tous les autres groupes qui menacent leur survie. Ces deux traits de comportement se sont maintenus pendant des dizaines, des centaines de milliers d'années, de sorte qu'ils ont été retenus par la sélection naturelle et se sont inscrits dans le patrimoine génétique de l'humanité.

« Le patrimoine génétique de l'humanité ne s'est pas grandement modifié depuis les jours où nos ancêtres poursuivaient une existence précaire au cœur de l'Afrique. L'égoïsme solidaire de groupe et l'hostilité entre groupes sont toujours de mise. Ce qui a changé, c'est la composition des groupes. Ce sont moins des familles, des tribus,

des clans que des associations plus vastes d'individus unis par l'ethnie, le territoire, la nation, l'appartenance politique, la langue, la civilisation, la religion, soit tout ce qui est susceptible d'« unir contre ». »³

Ce « péché originel génétique »⁴ risque de conduire l'humanité à sa perte, à moins que nous trouvions dans les ressources de notre esprit une sagesse qui aide à contrer cet héritage délétère. Et parmi les sagesse à leur disposition, les hommes ont intérêt à se souvenir des leçons de Bouddha, de Confucius ou, pour nous occidentaux, de Jésus. Relu sous l'angle de la génétique, le « Aimez-vous les uns les autres » prend une signification nouvelle : « Jésus compte indubitablement parmi les rares sages susceptibles d'aider les humains à surmonter leur fardeau génétique et à se libérer du joug de la sélection naturelle. »⁵

Que nous disent ces développements, et d'une manière générale, les thèses ethnocentriques ? Que le rejet de l'autre différent de nous est le comportement génétiquement retenu par la sélection naturelle de l'homme à l'état de nature.

Pour dépasser cet état de nature, un long travail de culture est nécessaire. Un long travail d'éducation, qui commence dès le plus jeune âge et qui ne se termine jamais. « Notre seul espoir réside dans ce qu'on appelle l'épigénétique, ce qui s'ajoute au génétique après la conception. Il nous faut tirer parti de la faculté unique que la sélection naturelle nous a conférée d'agir contre elle. Nous sommes les seuls parmi tous les êtres vivants à posséder le pouvoir de [...] vaincre notre propre nature. Mais, pour tirer parti de cette faculté, il faut l'éducation. »⁶ ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. Christian de DUVE, *De Jésus à Jésus en passant par Darwin*, Odile Jacob, Paris, 2011

2. En 1952, l'Unesco publie une série de brochures consacrées au problème du racisme. Claude LÉVI-STRAUSS écrit, pour l'occasion, *Race et Histoire*.

3. Christian de DUVE, op.cit., p. 50

4. En 2009, Christian de DUVE avait écrit un autre essai intitulé *Génétique du péché originel – Le poids du passé sur l'avenir de la vie*, qui détaille les thèses rappelées en 2011.

5. Christian de DUVE, op.cit., p. 55

6. Christian de DUVE, op.cit., pp. 52-53

démarche

DÉCONSTRUIRE ET PRÉVENIR

Parmi les nombreuses formes que peut prendre le racisme : l'antisémitisme, dont on assiste aujourd'hui à une résurgence dans notre société¹. Au Mémorial, Musée et Centre de documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'homme « Kazerne Dossin » à Malines, on s'attèle à déconstruire les préjugés, quels qu'ils soient. Pendant la Seconde Guerre mondiale, cette caserne a été utilisée par les nazis comme camp de rassemblement pour organiser la déportation de plus de 25 000 juifs et tziganes. **entrées libres** est allé à la rencontre de **Yaëlle VAN CROMBRUGGE**, collaboratrice au Service éducatif.

« Il y a une grande présence de préjugés vis-à-vis de la communauté juive », entame d'emblée l'historienne. Avec ses collègues, elle tente d'intégrer dans les visites destinées au public scolaire des exercices ou des remises en question par rapport aux préjugés : « Cela peut prendre la forme d'un jeu de questions/réponses entre le guide et les élèves. On le fait vis-à-vis de la communauté juive, mais pas exclusivement. On essaie de mettre l'élève face à ses préjugés, qui sont parfois tout à fait inconscients. »

Dans une visite, le guide demande aux élèves s'ils peuvent dessiner une personne juive. Que constate-t-on ? La plupart commencent à dessiner une personne tout à fait stéréotypée, à l'apparence d'un religieux orthodoxe. « Quand nous leur expliquons que la communauté juive est très diversifiée, qu'il y en a avec une apparence très religieuse, mais que la majorité des Juifs ne sont pas reconnaissables en rue, nous essayons de déconstruire ces préjugés. »

PRÉJUGÉS

Les préjugés ne concernent pas toujours les élèves, les enseignants peuvent aussi en avoir. Y. VAN CROMBRUGGE se souvient : « Nous avons organisé un atelier sur la thématique des Roms afin de déconstruire les préjugés avec les élèves. Après deux heures, le professeur, qui habitait près d'un terrain avec des caravanes, est venu nous demander comment ces gens qui ne travaillent pas pouvaient se permettre d'acheter des voitures de luxe, alors que lui ne pouvait pas le faire avec son salaire de prof. Cela



Le mur des portraits s'étend sur cinq étages et reprend toutes les personnes qui sont passées par Malines : en couleur sépia, les déportés survivants ; en noir et blanc, ceux qui n'ont pas survécu.

révèle que ces stéréotypes sont bien présents dans la vie de tous les jours. » La déconstruction des préjugés est un travail difficile. Ceux-ci restent souvent ancrés et peuvent provoquer de la discrimination, des propos racistes ou antisémites. Il est arrivé que des élèves tiennent des propos antisémites. « Si cela ne s'est pas vraiment ressenti dans les visites mêmes, il y a

des exemples frappants dans notre livre d'or », reprend Y. VAN CROMBRUGGE, qui conclut : « Ce n'est pas un travail facile d'être guide chez nous, c'est un défi ! »

DIALOGUE

« Encore les juifs ! », a-t-on parfois entendu dans la bouche des jeunes à leur entrée au musée. Au fil de la visite,

ils se rendent compte que si l'on parle de ceux-ci, on aborde bien d'autres situations également : les demandeurs d'asile, les réfugiés, et d'autres cas de génocides. « *Notre intervention est plus universelle que ce qu'ils ne pensent au départ. Les mécanismes de discrimination et d'exclusion qui sont abordés ne se prêtent pas uniquement à la communauté juive. Et si l'élève ressort du musée en ayant compris ça, c'est gagné !* »

Le dialogue reste donc possible. Visiter un tel musée en essayant, à la sortie, de déconstruire les préjugés d'un groupe peut aider les professeurs qui ont peur d'aborder la Shoah en classe. ■

CONRAD VAN DE WERVE

1. Lire aussi les pp. 2-3 de ce dossier

AMALGAMES

Yaëlle VAN CROMBRUGGE démêle une série d'amalgames régulièrement entendus :

■ **tous les juifs sont israéliens** : « *Eu égard à la population juive mondiale, il est évident que tous les juifs ne vivent pas en Israël. Cet amalgame est fréquent.* »

■ **les juifs et le gouvernement israélien** : « *On pense que tous les juifs sont derrière cette politique, or lorsqu'on discute avec la population juive, on remarque qu'au sein même de cette population, il y a de profonds désaccords.* »

■ **antisémitisme et antisémisme** : « *Ces termes sont très mal compris, malheureusement relayés et alimentés par les médias. C'est un travail à faire, dans certaines classes, de remettre les points sur les « i », d'expliquer le sens réel des mots et de nuancer les propos qu'on peut entendre.* »

■ **génocide** : « *Certains élèves demandent pourquoi le génocide des palestiniens n'est pas présent dans le musée. Quand ils sont capables de dialoguer, qu'ils ne sont pas dans le registre de l'émotion, on leur explique ce qu'est un génocide, et que ce qui se passe en Palestine est une violation profonde des Droits de l'homme, mais que ce n'est pas un génocide. Il y a là un profond amalgame. Nous sommes dans deux registres différents. Le génocide des juifs était clairement programmé, c'était l'élimination systématique de femmes, d'enfants et d'hommes sur une période, avec tous les dispositifs pour l'extermination systématique.* »

VISITER LE MUSÉE AVEC SA CLASSE

QUATRE QUESTIONS POUR PRÉPARER SA VISITE

La visite peut s'intégrer facilement dans le cadre des cours...

Yaëlle VAN CROMBRUGGE : Elle va tout d'abord permettre d'aborder le thème de la Shoah, avec un angle d'approche principalement belge, puisqu'on va expliquer tout ce processus de discrimination et d'exclusion de la population juive en Belgique : quelles ont été les mesures mises en place contre la population juive pendant la guerre ? Comment la population belge a-t-elle réagi ?...

Au-delà de la Shoah, c'est l'occasion de travailler le thème des Droits de l'homme...

YVC : C'est un concept très large. On parle d'un phénomène de violence de masse et de mécanismes qui vont de pair : la discrimination, l'exclusion. Quand cette discrimination devient légale, on passe à un stade plus important, quand elle ne touche plus un seul individu, mais tout un groupe. Le stade

ultime de cette spirale de la violence est l'extermination.

L'idée est donc de ne pas se focaliser uniquement sur la Shoah, mais de voir comment le phénomène de violence de masse revient dans d'autres situations, sous d'autres formes.

D'autres cas historiques sont présentés ?

YVC : Le 2^e étage du musée porte sur la discrimination, on explique que les nazis n'étaient pas les seuls à avoir discriminé légalement une population. On a vu cela aux États-Unis, envers la population noire. Nous parlons également de l'apartheid, du Congo... En ce qui concerne les génocides, nous abordons notamment celui du Rwanda.

Nous essayons de sortir du cadre strict de la Seconde Guerre mondiale et de voir comment ces thématiques sont encore intéressantes, 70 ans plus tard, pour les élèves. On voit que tous ces phénomènes de discrimination et

d'exclusion sont finalement encore très actuels.

Peut-on préparer/anticiper la visite ?

YVC : Nous essayons de mettre un maximum d'outils pédagogiques à la disposition des professeurs sur des thématiques sensibles ou difficiles à aborder en classe. Des fiches éducatives sont disponibles sur notre site.

Nous organisons aussi chaque année une journée des professeurs, au cours de laquelle ils peuvent visiter gratuitement le musée. Elle peut faire office de visite exploratoire, s'ils envisagent de venir avec leurs élèves. La visite peut être combinée avec le Fort de Breendonk, les écoles francophones choisissent souvent cette option. On a deux angles d'approche différents : la déportation raciale et la déportation politique. Cela fait partie des points forts de la visite du musée. ■ **CvW**

Tous les renseignements sur :
www.kazernedossin.eu/FR/

vécu

LA « GOUTTE DE PAIX »
DE LATIFA IBN ZIATEN

Latifa **IBN ZIATEN** est une dame d'une cinquantaine d'années d'origine marocaine, installée en France depuis l'âge de 17 ans, musulmane pratiquante, mariée. Elle vivait tranquillement à Rouen, où elle travaillait comme surveillante dans un musée et élevait ses cinq enfants. Son destin bascule le 11 mars 2012 quand son fils Imad, sous-officier parachutiste, est abattu par Mohammed MERAH, qui fera encore six autres victimes.

Blessée comme seule peut l'être une mère qui a perdu un enfant, Latifa ne s'enferme pourtant pas dans sa peine. Elle cherche à comprendre ce qui a poussé MERAH dans sa sanglante dérive. Elle se rend dans le quartier de Toulouse où il vivait et découvre que pour certains jeunes, le tueur est « un héros, un martyr de l'islam ». Il lui semble alors que son Imad « est mort une seconde fois ». Dans la foulée, elle crée l'Association Imad-ibn-Ziaten pour la Jeunesse et la Paix¹, dont le but est d'aider les jeunes des « quartiers » et de promouvoir la laïcité comme le dialogue interreligieux. Un projet qui va l'amener à se rendre durant trois ans dans des lycées, des collèges, des prisons pour mineurs, partout où elle peut rencontrer cette jeunesse au bord de la perte (des adolescents, souvent d'origine arabo-musulmane, mais pas seulement), qui se sent abandonnée, rejetée, sans perspectives et peut devenir la proie des recruteurs islamistes ou djihadistes.



Partout, dans son langage simple mais prenant, elle témoigne de son malheur, explique que la religion est conciliable avec la République et combat l'idéalisation de MERAH : qu'est-il d'autre qu'un tueur, qui a assassiné des enfants parce qu'ils étaient juifs, ainsi que deux maghrébins et un Antillais parce qu'ils étaient militaires ?

Avant de conclure par cette simple question : « C'est cela, l'islam ? », L. IBN ZIATEN s'est aussi rapprochée de la communauté juive : « Qu'on soit juif, musulman, la douleur est la même. Nous avons le même combat. »

Fin avril, L. IBN ZIATEN a emmené avec elle dix-sept jeunes de banlieue parisienne, pour un voyage de huit

jours... en Israël et en Palestine (cf. photo) : « Nous n'y allons pas pour des raisons politiques, mais pour rencontrer et respecter la culture de l'Autre malgré sa différence, et pour connaître sa religion. Ce voyage me permet de continuer mon combat contre la haine et de renforcer, au-delà de nos religions différentes, la communauté des humains. Même si c'est une goutte, c'est une goutte de paix », conclut-elle. ■

1. <http://association-imad.fr>

D'après l'article signé OW paru sur le site du CCLJ. Pour le retrouver dans son intégralité :

www.cclj.be/actu/politique-societe/goutte-paix-latifa-ibn-ziaten-0

outil

LA HAINE, JE DIS NON !

Dans le cadre du décret Transmission de la mémoire, la FWB a reconnu le **Centre communautaire laïc juif David Susskind (CCLJ)** en tant que centre de ressources. Créé en 1959, il a notamment pour vocation de lutter contre toute forme d'antisémitisme, de racisme, de xénophobie, de sexisme, d'homophobie et de participer au combat contre l'extrême droite et toutes les politiques de discrimination.

Ses objectifs : enseigner et faire comprendre à des publics venant d'horizons divers les faits liés à la Shoah et aux

autres crimes de génocide, créer la base d'un dialogue et d'un apprentissage en commun, développer la réflexion critique et renforcer la défense des valeurs humaines et démocratiques.

Pour ce faire, le CCLJ vient de se doter d'un nouvel outil, un programme d'éducation à la citoyenneté intitulé « *La haine, je dis NON !* », qui propose notamment des ateliers d'éducation à la citoyenneté (en classe ou au CCLJ), l'accompagnement de projets de classe ou d'école liant histoire, mémoire et éducation à la citoyenneté,

des expositions itinérantes (destins d'enfants juifs survivants en Belgique sous la tourmente nazie, le génocide des Tutsi au Rwanda (© Mémorial de la Shoah), le génocide des Arméniens) et des dossiers pédagogiques (« comprendre les génocides du 20^e siècle », « destins d'enfants juifs survivants en Belgique sous la tourmente nazie », « le génocide des Arméniens »). ■

Renseignements :

www.cclj.be

Centre d'éducation à la citoyenneté
02 543 02 97 ou hn@cclj.be